

Communication de Mademoiselle Paulette Choné



Séance du 12 juin 2015



Raymond Ruyer, le dernier inédit



À presque quatre-vingts ans, en 1981, Raymond Ruyer (Plainfaing, 1902 - Nancy, 1987) avait commencé d'écrire un ouvrage qui devait être l'accomplissement de la réflexion de toute une vie. Non une synthèse, non un résumé, mais bien une œuvre entièrement nouvelle, reprenant certes les thèmes et les interrogations de plus de soixante années d'activité philosophique, mais à nouveaux frais, suivant une argumentation toute neuve. Non pas tous les thèmes d'une pensée extrêmement curieuse et féconde, mais à coup sûr ceux qui lui paraissaient fondamentaux. Deux à trois ans plus tard, le livre était entièrement achevé. Ce n'est pas un brouillon, ce ne sont pas des notes de cours ni des fragments ; c'est un livre entièrement écrit, complet.

Il m'est très difficile de parler en un temps relativement bref d'un livre aussi achevé, justement. D'abord parce qu'une pensée aussi dense, aussi riche, pour peu digressive qu'elle soit, nous comble cependant à chaque détour

par des traits de finesse, de sagesse, d'humour malicieux que l'on aimerait tous faire partager. Ensuite parce que plusieurs d'entre nous ont connu Raymond Ruyer avant moi, mieux que moi, ayant auprès de lui l'audience que donnent la collégialité universitaire et la compétence scientifique partagée. Au lieu que je n'ai été que son élève, et je sais bien que lui-même dans ma situation aurait dit : « Juste un moucheron... » Enfin, je m'avance avec une timidité très scolaire dans les domaines des sciences de la nature et de la matière où lui-même avait acquis une maîtrise que bien peu de philosophes possédaient. Il m'a paru important, non de traiter un sujet comme il est courant dans nos communications, mais simplement de relater la lecture de son dernier livre, qui pourrait bien être l'un des grands livres du début du XXI^e siècle.

L'ouvrage, que Ruyer « n'eut plus l'ardeur de défendre devant des éditeurs »^[1], a paru aux éditions Klincksieck en novembre 2013 ; il s'intitule *L'embryogenèse du monde et le Dieu silencieux*. Dans la présentation qui l'introduit, Fabrice Colonna, qui a déjà signé plusieurs études sur le philosophe de Nancy, y voit un « trésor caché » qui resurgit, « la véritable conclusion du parcours intellectuel de Ruyer, retenu pendant près de trente ans. » Il est dédié à son épouse décédée, Mayi. Pour le Nancéien qui sait lire, son écriture est localisée avec précision dans l'avant-propos : c'est l'angle du boulevard Albert 1^{er} et de la place Godefroy de Bouillon, et certains se souviennent de la lampe qui veillait là, au rez-de-chaussée, modeste fanal dont bien peu savaient qu'il éclairait un génie.

Dans l'avant-propos, Ruyer organise deux dialogues. C'est là, dira-t-on, la grande tradition de l'Académie de Platon. Mais dans le dialogue platonicien selon Ruyer, en plus de l'ironie socratique, il y a certain rire sous cape qui est plutôt lorrain. Le premier dialogue oppose « Esprit simple » et « Esprit raffiné » ; le second est une confrontation serrée entre « Le Théiste » et « L'Athée ». Voyons le premier. « Esprit simple » voudrait savoir pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien. « Il serait si simple qu'il n'y ait rien du tout. » « Intelligence raffinée » lui remontre que l'être et le non-être sont solidaires, comme le zéro et l'un, le fond et la figure, le noir et le blanc.

Halte ! proteste Esprit simple. « Je suis simple et même simplet », le monde n'est pas un rond blanc sur un fond noir ou l'inverse. « Je ne suis pas un rond blanc ou noir, je ne suis pas un corps ou corpuscule sur du vide, ou une absence de corpuscule dans le plein. Je suis M. R..., myope, clopinant et je dois aller chez le dentiste. Sur la place, visible d'ici, les autos passent de toutes formes et de toutes marques ; des dames viennent promener leur chien. En face, des panneaux électoraux. Votre Hegel et votre Sartre, avec leur Etre et leur Néant, leur Etre et leur Non-Etre, jouent avec des mots abstraits et ils nous ennuiant sans rien nous apprendre. » On est par conséquent en mai ou juin 1981, les

panneaux électoraux sont ceux de l'élection présidentielle ou des législatives qui suivirent. Devant sa table de travail, conscient d'être un peu détraqué par l'âge, et réparé tant bien que mal, comme tout système, le vieil homme affirme : « Il s'agit de comprendre » la planète Terre, avec son tohu-bohu.

Je vais donc essayer de comprendre à mon tour quelques-uns des linéaments de cet ouvrage. Je vois pourtant d'emblée deux obstacles. Je parlerai d'abord brièvement de ces difficultés. Puis nous visiterons les parties et étages de la construction du livre. C'est une solide architecture en trois parties :

- les organismes
- le monde
- la société

La voici détaillée :

I. Quels sont les traits fondamentaux du développement d'un organisme ?

1. Dimension de la conscience comme domaine délocalisé (panpsychisme)
2. Dimension du thématisme à base de mémoire

II. Ce modèle s'applique au monde physique (avec des différences)

1. A la microphysique
2. A la cosmologie
3. La réflexion sur la formation du monde conduit à la théologie rationnelle

III. Le modèle biologique, par analogie, éclaire aussi les phénomènes sociaux

1. En effet, la plupart des situations et oppositions politiques, sociales s'expliquent par la tension entre l'organique et le rationnel
2. Les conseils de Ruyer

Je détaillerai la première partie sur l'embryogenèse, qui sert de patron au reste. En conclusion, je relèverai trois objections que l'on pourrait lui adresser. Mais le plus intéressant, le plus alléchant, c'est-à-dire les chapitres de la fin, sur l'homme, ses relations avec Dieu et avec les autres, je vous laisse les découvrir. Cela ne se résume pas, ne s'édulcore pas, ne se délègue pas, ne s'imite pas. Exemple : j'aurais du mal à dire après Ruyer que Dieu, au vu de l'évolution, est moins un « instituteur de gauche » qu'un maître à l'ancienne mode, peu coulant et qui n'envisage pas de « session de rattrapage en octobre ». Ses vues sur la religion, la politique, sa critique sociale^[2], on ne peut que les lire avec délectation comme une conversation dans laquelle se perçoit le grain de la voix. Elles viennent dans cet ordre : la théologie est examinée avant la morale ; l'art de vivre harmonieusement en société, la vie bonne avec les autres, c'est la

conclusion, le fin mot de la philosophie. Dans ses souvenirs d'enfance, Ruyer rapporte qu'on lui demande souvent des conseils de sagesse. Il n'en a qu'un : « Vivez et laissez vivre. Ne vous martyrisez pas, ne vous dégradez pas les uns les autres. Appréciez-vous, faites-vous valoir, comme les fleurs en passage éphémère sur la même tige. »^[3]

I. Les difficultés

1. Le premier obstacle tient à l'abondance. Ce serait une erreur de qualifier l'ouvrage de « foisonnant ». Il recèle, il est vrai, une si immense richesse que toutes sortes de lecteurs en seront stimulés et émerveillés : le physicien, le biologiste, l'homme du religieux, l'artiste, le sociologue, le juriste, l'économiste, et tout lecteur non spécialiste d'un « livre de bonne foi » (Montaigne). Mais ce qui frappe d'abord, c'est son architecture, sa structure impeccable, procédant par argumentations soigneusement emboîtées, concises et pourtant illustrées, prévenant à chaque moment critique les deux risques majeurs, celui de l'objection irréfutable et celui de l'ambiguïté. Les chapitres sont brefs, leurs titres clairs et imagés. Le lecteur est conduit comme par la main dans un vaste atelier, à travers d'innombrables matériaux et outils, au milieu desquels se tient le bon artisan, qui les maîtrise tous à la perfection, qui les a polis à son usage, bien entretenus, et connaît toutes leurs qualités – et leurs défauts. Car il y a des raisons rétives, des logiques ingrates, des concepts peu maniables ou rebutants. Certains avaient eu pourtant du succès, une audience médiatique : un exemple, la « complexification » de Teilhard de Chardin, un penseur qui a eu beaucoup plus de succès médiatique en son temps que Ruyer. Eh bien Ruyer, qui de son côté a forgé minutieusement d'autres instruments pour aborder l'histoire du monde, est rebuté par le mot, comme en général par tous les vocables qui posent plus de problèmes qu'ils n'en résolvent, et a fortiori par les néologismes pompeux. Il n'ignore pas que la complexité du monde, qui résiste à la pensée et à la représentation, défie la dénomination.

Je crois qu'une part de son originalité philosophique est dans son effort pour désigner les relations, les processus, les nuances qualitatives, par des trouvailles d'une grande inventivité, qui nous séduisent si nous sommes sensibles à une forme d'ingénuité, de limpidité aimable, apparemment « simplette » en effet, essentiellement ennemie de l'obscurité. Ainsi la mémoire n'a-t-elle pas de « lieu » dans les cellules, mais seulement « un pied-à-terre », Dieu est un constructeur de théâtre et un « Souffleur », le créateur des acteurs qui sont « lui-même déguisé ». Aussi la richesse de l'œuvre de Ruyer – de toute son œuvre, pas seulement de celle-ci – est-elle dans l'efficacité irrésistible de son lexique d'images. Elles sont bien plus que des métaphores ou des comparaisons, bien qu'elles aient une valeur didactique indiscutable. Nous sommes dans le monde

et il est « tout étalé », étranger à la langue purement spéculative, comme il le confiait dans une interview de 1963^[4]. Ruyer professeur nous avait d'ailleurs habitués à ces trouvailles lumineuses, irrésistibles, concrètes et – à mon avis – souvent amusantes, dont il ne craignait pas de montrer comment on s'en approche par des tâtonnements d'enfant, de bricoleur, d'artisan ou d'artiste. L'éponge, le piano, l'esquisse dessinée, etc., et surtout le survol, viennent à chaque pas de son argumentation. Elles protègent le penseur contre le jargon. Elles provoquent de brusques ruptures de ton savoureuses. L'humour joue un rôle central dans l'écriture de Ruyer.

Dans le dialogue tonique entre « le Théiste » et « l'Athée » triomphe un vocabulaire familier. Ainsi, Ruyer tient que la perfection n'est pas un attribut de Dieu. Car le monde est « particulier, bizarrement particulier, plein de détails passables ou sordides », observe le Théiste^[5]. Les remarques pleines de bonhomie foisonnent. Les stéréotypes sont ainsi mis au défi du bon sens et de l'humour. L'Athée ricane au sujet de celui que rassure un clochard qui demande la charité « pour l'amour de Dieu » : « Dieu merci, il ne va pas m'arracher mon portefeuille. Ce n'est pas un jeune anarchiste, un énergumène enragé. Il ne me menace pas, il ne m'insulte pas. Il sera tout heureux d'une piécette. » « Et vous ? Vous souhaitez donc être bousculé ? » rétorque le Théiste.

L'actualité affleure sans cesse, portée au niveau de l'universel. Il y a d'ennuyeux fous pédants, de dangereux fous de Dieu. Qu'est-ce que le fou de Dieu selon Ruyer ? C'est en premier lieu celui qui prend l'autoroute à contresens. (Ruyer parlait beaucoup des autoroutes, système rationnel dans lequel il faut sortir à droite pour aller à gauche.) Mais c'est aussi celui « qui met son pays et le monde à feu et à sang pour le convertir à la vraie foi »^[6]. Ruyer a des formules frappantes, datées et peu correctes pour moquer l'absurdité des modes : il aimait employer l'adjectif « croulant » ; le goût pour les sagesses orientales, il l'appelle « l'idéalisation des Jaunes ». Quant à la réforme conciliaire, il trouve que l'on aurait pu éviter « d'interrompre le trafic » et garder l'espace plus habitable « pendant les travaux », car l'homme n'est pas fait pour vivre au milieu des démolitions.

Bref, la difficulté est de ne pouvoir raconter toutes ces anecdotes, ni déployer ses mots comme dans un bel abécédaire en couleurs. Je dis abécédaire, car il n'y aura jamais de « Ruyer pour les nuls ». Ces trouvailles contribuent avec l'ordonnance régulière du livre à sa valeur pédagogique. Mais elles n'aident pas à sa présentation synthétique. Aussi ai-je renoncé à le résumer en son entier, de crainte d'un appauvrissement.

2. La deuxième difficulté apparente de l'ouvrage réside dans son titre. Il est peu évocateur et même trompeur.

L'une des idées fondamentales de Ruyer, élaborées dès sa jeunesse, c'est que « le monde n'est pas essentiellement matériel ». Sa « consistance ontologique véritable » est psychique. Cette philosophie peut être dite un panpsychisme. Pour le comprendre, il faudra cependant nous éloigner des conceptions traditionnelles et trop humaines de la conscience et de la mémoire ; j'y reviendrai. L'embryogenèse est le phénomène fondamental à tous les étages du monde : matière, énergie, végétal, animal, parole. A tous ces étages, le monde appelle un « Dieu avec guillemets », un sens. La croissance des organismes vivants procure un modèle pour approcher cette consistance sémantique du monde.

Comment comprendre le « Dieu silencieux » ? Ce serait un contresens de croire que dans la pensée de Ruyer, Dieu viendrait combler un vide, occupé l'espace laissé vacant par la philosophie ; ou que ce Dieu serait celui de la religion révélée ; ou encore que le philosophe entreprendrait de réconcilier le savant et la foi. Ce « Dieu silencieux » n'a rien à voir avec la négation de l'anatomiste athée qui triomphe de ne pas découvrir l'âme avec son scalpel. Toutes ces appréciations sont fausses - « et archifausses », aurait dit Ruyer avec son goût pour les augmentatifs pittoresques.

Ruyer propose une théologie naturelle, rationnelle, non un commentaire sur les religions. Sa méditation essaie de capter l'énigme du cosmos en présentant « une figure non religieuse de Dieu ». En réalité, les chapitres sur la biologie et la physique sont déjà implicitement de la théologie. Le monde selon Ruyer a un caractère immédiatement divin. Il s'exprime dans « les lignées qui font la consistance du monde », qui « sont, d'un certain point de vue, Dieu^[7]. » Le monde n'est pas simplement une création divine, il est « Dieu lui-même se multipliant et se ramifiant ». Dieu est le lien invisible entre tous les êtres vivants de l'espace et du temps. Ce Dieu est le « Dieu connu », celui de l'embryogenèse du monde, dont nous sommes tous participants.

Mais Ruyer se réfère aussi à un « Dieu inconnu », « réservé », « silencieux », qui est au-delà du Dieu connu. Le « Dieu inconnu » est inaccessible et tout autre, à l'origine de la vie et du monde. Ruyer emprunte cette distinction à l'un de ses auteurs favoris, le romancier et essayiste anglais de la fin du XIX^e siècle, Samuel Butler^[8]. Butler développe l'image de l'Arbre de Vie. Imaginons, dit-il, un arbre dont toute la fibre ligneuse serait invisible, dont les feuilles et les bourgeons paraissent se tenir dans l'air sans lien entre eux. Là où il devrait y avoir un rameau, il y a des feuilles à différents états du développement du bourgeon, jeunes et encore tendres, ou déjà jaunies, voire des feuilles fossiles au pied de l'arbre. Les ramilles qui les unissent ne se laissent apercevoir que dans

une certaine lumière, mais difficilement, et aussi quand un bourgeon est sur le point de sortir. Entre les bourgeons, ces feuilles fossiles, et jeunes, et vieilles, existent des « principes de croissance communs », souvenirs qui sont conservés dans le temps et que réactualisent sans cesse les bourgeons. Cet arbre, on peut y penser comme à un seul être dont le principe d'unité est d'ordre spirituel. Il représente ce que nous pouvons connaître de Dieu.

Selon Butler, ce Dieu inconnu est surtout au-delà des prétentions humaines à l'expliquer, qui ne sont que ridicules fanfaronnades. Et Butler a cette réflexion saisissante : « C'est bien assez si un système est vrai dans ses propres limites, s'il jette des lumières nouvelles sur de vieux problèmes, et révèle des perspectives qui font apparaître l'espoir d'un apport nouveau à notre savoir^[9]. »

Pour Ruyer, le Dieu connu est celui de la cosmologie scientifique ; le Dieu inconnu est la source des essences et des valeurs qui inspirent l'activité créatrice des êtres. Ruyer avait d'ailleurs eu un temps l'idée d'écrire « le Dieu inconnu » dans le titre de son ouvrage, avant de s'arrêter au « Dieu silencieux ». Le « silence de Dieu est un motif traditionnel de la mystique et de la pensée religieuse, revenu en pleine actualité après-guerre, en particulier dans la pensée juive. Mais il n'est pas prouvé que Ruyer ait voulu donner cette inflexion à son livre, car selon lui, Dieu est « réservé », il est tout sauf angoissé par l'Univers.

Le livre tout entier a donc pour sujet : « Ruyer et Dieu ».

II. L'embryogenèse des organismes

1. Dimension de la conscience comme « survol absolu »

a. Qu'est-ce que le psychisme pour Ruyer ? Point essentiel, la conscience ne se réduit pas aux propriétés qui se trouvent chez l'homme (la perception, les émotions, les affections, la réflexivité...) Cette conscience-là, Ruyer l'appelle « conscience seconde ». Au lieu que la « conscience primaire » est capacité d'un organisme à maintenir sa forme, à actualiser un « thème » potentiel. Cette capacité, Ruyer l'étend à la matière. C'est là l'un des aspects majeurs de son enseignement. Il l'a tiré des découvertes de la microphysique, en particulier des théories quantiques, qui ont estompé les différences et la vieille opposition entre conscience et matière. Ce faisant, Ruyer rajeunit la monadologie de Leibniz, système qui voit dans les éléments des choses des miroirs infimes mais multipliés à l'infini de l'Unité du monde. Mais c'est la science du XX^e siècle qui lui a donné des indices plausibles. La physique et la biologie ont revivifié l'idée classique de « l'ordre de la nature », de la « grande chaîne des êtres ». De même que la géométrie du XVII^e siècle avait montré aux hommes « une nouvelle norme de vérité », la science du XX^e siècle a contribué à une nouvelle vision de l'Univers, et ainsi elle a fait à la philosophie « un cadeau royal »^[10]. Des particules

élémentaires jusqu'aux molécules, aux cellules et aux organismes, on aperçoit des lignées ininterrompues, une « multiplication explosive ». Le monde est sorti d'une phase « mono-nucléaire », d'un noyau primitif, suivant une spécialisation très progressive. Cette spécialisation, selon Ruyer, est analogue à la segmentation cellulaire qui est au départ de l'embryogenèse.

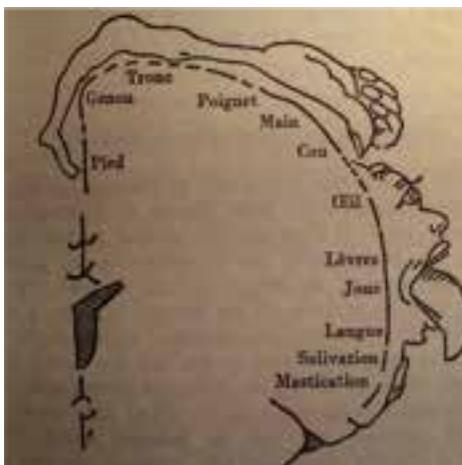
L'embryologie est donc pour lui la « science fondamentale » - plus que la microphysique et beaucoup plus que la linguistique – il avait souffert de l'hégémonie de la linguistique dans les sciences humaines. Le modèle embryologique est la clé qui donne accès à tout le réel et à ses lois.

Le panpsychisme est à l'œuvre dans le monde à tous ses étages, et la science moderne en dessine les linéaments. Or le panpsychisme se coordonne à une métaphysique : d'où le « Dieu silencieux ».

b. Qu'est-ce que le « domaine absolu » ?

- Les causes et les effets physiques sont primordiaux, antérieurs au sens et à la parole. « L'histoire du cosmos semble exclure l'intervention du grand Parleur Divin^[11]. »

- Pourtant, la formation d'un organisme dans l'embryon animal ou humain manifeste quelque chose qui est « selon le sens », qui est sémantique. Ruyer avait réfléchi depuis la fin des années 1960 au rapport entre la physiologie du cerveau et le corps. Comment le cortex commande-t-il la main ? Y a-t-il dans le cerveau du violoniste un minuscule musicien qui joue ? Oui et non. Une main corticale dirigé la main qui joue. Après le neurochirurgien canadien Wilder Penfield (1891-1976) et ses travaux des années 1950, Ruyer désigne par « homunculus » ou petit homme la projection du corps humain sur le cortex cérébral.



- Mais qui dirige l'homunculus ? Sûrement pas un autre homuncule. Ruyer explique que l'homunculus « se survole lui-même », ce qu'il nomme « un domaine absolu ». Cette notion est centrale dans la pensée de Ruyer.

- Comment l'embryon « sait-il ce qu'il a à faire » ? Ce n'est pas un apprenti inexpérimenté qui se demande : « Que vais-je faire maintenant ? Est-ce le moment de souder le tube neural ? » « Il sait trop parfaitement, écrit Ruyer, ce qu'il a à faire à chaque instant de son travail. Le déroulement de sa mémoire organisante le conduit à faire son travail sans hésitation^[12]. »

- L'embryon n'a pas la « conscience » d'un animal, mais il n'est pas non plus inconscient comme une machine. « Il est vraiment acteur, artisan, artiste, créateur de formes sensées^[13]. » Il est davantage qu'un système de fonctionnement physico-chimique. Une épistémologie rigoureusement scientifique se contredit elle-même, car le savant qui expérimente sur l'embryon « est lui-même un ex-embryon »^[14]. S'il prétend ne vouloir découvrir que des liaisons physico-chimiques, en se fermant « aux racines de la conscience, de la pensée, du sens », il oublie qu'il est lui-même un système qui pense quelque chose.

2. Les thèmes et la mémoire thématique

En réalité, « le développement de l'embryon observé et expérimenté sans préjugé révèle six propriétés » :

- Il est thématique. Ruyer, qui n'a jamais écrit sur l'art en esthéticien, nous a laissé les pages les plus fécondes qui soient sur la couleur, l'acte créateur, la fonction symbolique. Il pratiquait l'aquarelle avec un talent qui dépassait l'amateurisme. Il s'intéressa de près à toutes les formes de l'activité artistique. Il emprunte ici un exemple à la peinture. Le peintre commence par une esquisse ou un détail « qui est en même temps dans son esprit centre d'irradiation et porteur du thème général ». Un embryon de vertébré commence aussi comme une esquisse la différenciation tête-queue, dos-ventre, droite-gauche. Puis les différenciations se font de plus en plus précises, en cascade : c'est l'épigenèse. La plus extraordinaire complexité (celle du cerveau central) commence par des formes simples.
- Il est délocalisé. Le pied de l'animal n'est pas encore localisable dans le bourgeon de membre, ni le cervelet dans le renflement pré-cérébral du tube neural. Le développement n'est pas encore assigné à résidence point par point dans un espace. Les aires corticales ne sont encore que présomptives, elles sont « en gros » ; par la suite les tissus adultes formeront une mosaïque bien organisée.
- L'embryon a un potentiel mnémique. Il répète ce qui a déjà été fait des millions de fois. Comme un enfant à qui on dit : « Récite ta fable », il attend

d'être stimulé pour commencer sa différenciation suivant un thème.

- Cette stimulation ou évocation n'est pas une cause, mais un signal, qui peut être un stimulus ou une substance. Ici encore, Ruyer trouve des images très efficaces pour s'expliquer. Comment agissent les molécules des phéromones émises par les insectes ? Pour Ruyer, ce n'est pas du tout une victoire que de dire : « La chimie explique toute l'affaire »^[15]. La molécule-stimulus n'est pas une clé adaptée à une serrure. C'est plutôt un panneau routier, dont la forme dessinée agit comme un signal sur le comportement des automobilistes. Dans la morphogenèse, la métaphore de la signalisation routière est encore pertinente, mais plus raffinée. Ruyer imagine une signalisation « très futuriste » où les signaux lumineux, colorés, graphiques formeraient un système comportant l'équivalent des lampes à « variateurs », extrêmement complexe, nuancé, qualitatif. « Allez légèrement vers la droite », « commencez à accélérer », c'est-à-dire, pour l'embryon, des incitations qualitatives : « commencez à vous développer vers le dos, vers le ventre... »
- L'embryon ne cesse de bricoler, d'harmoniser, de réguler. Ainsi les embryons de mammifères placentaires ont improvisé des organes variés à partir des ébauches d'arcs branchiaux du stade embryon de poisson.
- La finalité. Les cinq caractères précédents impliquent tous la finalité. Non pas un but à venir conscient, mais préparé « minute par minute », en silence, vers un but maintenu, grâce à un « thème directeur ». L'embryon de marsupial, quand il est long de 3 cm, sort de l'utérus maternel et grimpe vers la poche où il s'abouche à un tuyau semi-mammaire, dans une « excursion instinctive », traversant des modifications morphologiques qui traduisent une mémoire thématique dirigée vers une fin^[16].

3. La finalité ?

Mais qu'est-ce qu'une finalité inconsciente ?

- Ruyer apporte à cette question une réponse originale. L'embryon, nous l'avons vu, est comme un artisan diligent. Il est très absorbé dans son ouvrage en cours, comme peut l'être un peintre, un mathématicien (qui ne parle même pas avec sa femme quand il est occupé, ajoute Ruyer). « Il s'identifie intensément à la forme même de son ouvrage, qui se transforme sous ses mains et ses yeux^[17]. » L'œuvre en cours est une « surface absolue », une forme d'ensemble. L'embryon s'autotransforme sans se regarder, sans être une subjectivité, encore moins un individu; il se distribue lui-même en une multitude d'apprentis, jusqu'à la « mosaïque » terminée.

- Mais qui contrôle la mosaïque embryonnaire s'il n'y a pas d'organisateur ? « La réponse est : par des moyens de fortune, par des rattrapages^[18]. » Paradoxalement, « un organisme adulte est moins conscient qu'un organisme embryonnaire ». Il ne se survole plus lui-même en « survol absolu ». Ruyer a l'une de ses formules amusantes pour dire qu'un vertébré adulte se perd dans ses pattes, son foie, ses reins, ses muscles ; il est devenu « moins conscient, et non plus conscient que l'embryon qu'il a été. »
- Conséquence terrible : un unicellulaire se divise sans mourir, tandis qu'un organisme est « condamné »^[19]. Mais tout le monde, et surtout le scientifique oublie qu'il a été une conscience primaire formative, tant la richesse ses informations internes et externes qui passent par le système nerveux des êtres organisés que nous sommes, excède les possibilités de l'embryon jeune. Nous comprenons le cosmos en nous rappelant que nous avons été des enfants et, au-delà, des embryons

Conclusion 1 : le thème.

Les thèmes et la mémoire thématique sont ici des notions essentielles. Ruyer avait été fasciné dans les années 1970 par l'expérimentation biologique, la tératologie. Il rappelle les expériences de Hans Spemann sur les « chimères embryologiques » et les greffes d'amphibiens d'espèces différentes, anoures et urodèles, par exemple la greffe d'un anoure sur la tête d'un embryon de Triton. Encore une fois l'embryon est analogue à l'enfant à qui on dit : « Récite ta fable. » Dans l'embryogenèse du triton, celui-ci suit l'induction : « Forme des adhésifs. » L'enfant peut réciter comme un perroquet ; ce qui le guide, c'est le thème sonore d'un vers « qui induit, microscopiquement, le thème sonore du vers suivant^[20]. »

Ruyer écrit bien avant la révolution numérique, qui pour lui ne serait peut-être pas une vraie révolution. Or il écrit déjà : « Il est caractéristique que l'on parle de moins en moins de cybernétique et de plus en plus d'informatique^[21]. » Or l'informatique n'est qu'enregistrement et réémission d'informations, tandis que les robots miment la mémoire-habitude, l'activité habituelle, inspirée par un thème. La cybernétique implique un pilote et une direction, conformément à son étymologie : la *kybernètikè* est l'art de piloter, de gouverner, de tenir un gouvernail.

Conclusion 2 : les objections possibles.

- La première concerne l'analogie. L'analogie de la physique et de la biologie est ouvertement assumée par Ruyer. Ce n'est qu'une analogie, dira-t-on, c'est-à-dire une vue de l'esprit. Mais Ruyer répond par une argumentation précise et contrôlée. Il démonte le mécanisme matérialiste point par point.

- Ses connaissances scientifiques sont-elles invalidées par les recherches plus récentes ? Ruyer écrit à une époque où, comme le remarquait François Jacob, la biologie pouvait rendre compte en détail de la composition et de la physiologie d'une souris, mais ne savait absolument pas « comment elle se construit à partir de la cellule-œuf ». On savait que la séquence d'ADN, présente dans l'œuf fécondé, contenait le programme de construction de l'individu adulte. Mais on ignorait la logique interne présidant à la mise en œuvre de ce programme. Au début des années 2000, il n'en allait plus de même : les gènes responsables du développement étaient identifiés de manière de plus en plus précise. Les thèses de Ruyer ne pouvaient tenir compte de ces mécanismes moléculaires à l'origine de la construction des êtres vivants. Cependant, l'état actuel de la science n'interdit pas de suivre Ruyer dans sa réflexion, qui relève de la métaphysique.
- Comment résoudre le problème du mal ? Quel rapport entretient le Dieu inconnu avec les valeurs négatives ? Butler avait médité ce problème. Il en concluait que Dieu rattrape toujours le mal d'une manière ou d'une autre. Dans la douleur et l'injustice mêmes, il y a un principe de résilience, de réparation. Ruyer suit la même idée. Le Dieu connu n'empêche pas le mal car il n'est pas tout-puissant : il se trompe, il échoue, il procède par essais et erreurs, il se contredit. « Mais en contrepartie, écrit Ruyer dans un magnifique passage de *La Gnose de Princeton*, il est 'crédible' et même, malgré ses défauts, aimable et admirable, quand il prend la forme des ailes du papillon, des pétales des fleurs ou des visages des êtres que nous aimons et admirons^[22]. » Butler parlait de « l'improvidence » du Dieu connu, mais ajoutait que c'est elle qui incite les hommes à travailler à porter remède au mal qui est dans nos vies et nos sociétés. « Ne m'abandonne pas », dit le croyant à Dieu. « Ne t'abandonne pas toi-même », dit le Dieu connu à l'homme. On ne peut refaire à Butler le mauvais procès que le *Candide* de Voltaire fit à Leibniz à propos du tremblement de terre de Lisbonne. Dans le meilleur des mondes possibles, que vient faire la catastrophe ? Dans un monde dont le principe serait la réparation, que vient faire l'irréparable ? Butler écrivait avant l'impensable radical des camps d'extermination du XX^e siècle. Ruyer, dont la réflexion avait passé par le creuset des deux guerres mondiales et de la captivité^[23], ne joint pas sa voix à celle de la désespérance philosophique contemporaine devant les monstruosité de l'histoire récente, car cela ne correspond pas à la sensibilité de sa génération. Dans sa conception, proche de celle de Butler, les manifestations extrêmes du mal ne sont pas un démenti à l'optimisme métaphysique. Dieu est « réservé », « silencieux ». L'univers se maintient continuellement par ajustements successifs, et nous devons être

reconnaissants et consolés par l'idée de la totalité divine, non pas stressés par les drames qui s'y jouent inévitablement. « Je m'aperçois que je n'ai découvert que ce que m'ont montré, à moi comme à tout le monde, les longues tiges d'épilobes ou de digitales, sur lesquelles j'avais tant réfléchi dans mon enfance : nous captons le passage dans le monde visible, de formes de vie qui s'incarnent lentement, du haut de la tige au bas de la tige florale, des boutons verdâtres du haut à la fleur fanée, à la fleur ou à la graine échevelée du bas. Les générations humaines – mais Homère déjà a dit quelque chose de semblable – ne diffèrent guère des fleurs de digitales ou d'épilobes. Les civilisations humaines fleurissent et déflorissent de même, et leurs inventions rationnelles qui paraissent d'un autre ordre, ne changent pas grand-chose à la marche inévitable de la vie. [...] L'univers manifeste partout, dans l'espace, des mémoires surmatérielles inventives et sensées^[24]. »



Notes

- [1] Présentation par Fabrice Colonna, à laquelle je fais ici de larges emprunts (p. VIII). Du même auteur, voir l'essai synthétique et stimulant : *Ruyer*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.
- [2] Sur cet aspect souvent négligé de la pensée de Raymond Ruyer, voir la thèse de doctorat de science politique de Jacques Carbou, *La critique sociale de Raymond Ruyer*, sous la direction de Stephen Launay, Université Paris 3, soutenue le 19 juin 2012 (multigr.)
- [3] *Souvenirs. 1. Ma famille alsacienne et ma vallée vosgienne*, Vent d'Est, 1985, p. 231.
- [4] Ruyer Raymond, « Raymond Ruyer par lui-même », *Les Études philosophiques* 1/2007 (n° 80), p. 3. En ligne : http://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2007-1-page-3.htm#anchor_citation
- [5] *L'embryogenèse du monde et le Dieu silencieux*, p. 7.
- [6] *Id.*, p. 7-8
- [7] *Id.*, p. XV.
- [8] Ruyer lecteur de Butler : le sujet reste à étudier à fond. L'essai *God the Known and God the Unknown* fut publié pour la première fois dans plusieurs livraisons de *The Examiner* de mai à juillet 1879.
- [9] Cité par F. Colonna, *id.*, p. XVIII.
- [10] *Id.*, p. XXIV.

- [11] *Id.*, p. 29.
- [12] *Id.*, p. 38.
- [13] *Id.*
- [14] *Id.*, p. 41.
- [15] *Id.*, p. 50.
- [16] On lira encore avec profit l'ouvrage fondamental de Ruyer *Néo-finalisme* (Paris, PUF, 1952) ; rééd. Avec une préface de Fabrice Colonna, PUF, 2012.
- [17] *Id.*, p. 58.
- [18] *Id.*, p. 67.
- [19] Ce seul mot est, avec le bref autoportrait initial du philosophe en homme diminué par l'âge, la confiance substantielle et pudique de Ruyer sur la mort.
- [20] *Id.*, p. 72.
- [21] *Id.*, p. 74.
- [22] Paris, Hachette, collection Pluriel, 1977, p. 113. (1^{ère} éd. : Fayard, 1974).
- [23] Sur l'Oflag XVII A, voir le livre de Jean-Claude Leroux, *Ils l'ont fait ! Dans les coulisses de l'OFLAG XVII A – (Edelbach 1940-1945)*, Paris, DACRES éditions, 2014 (accompagné du DVD du film réalisé par les prisonniers du camp).
- [24] *Souvenirs*. 1, p. 230.